

Marie-José Latour

La parole publique du psychanalyste *

Proposer une intervention lors de la dernière séquence de l'année a, pour moi en tout cas, un effet paradoxal. D'un côté, effet d'inhibition, car comment prétendre encore trouver à redire après les interventions des collègues qui nous ont précédés, sur cette courte phrase, « L'inconscient, c'est la politique », qui a fait l'objet des sept séances précédentes, soit quatorze interventions, que j'ai eu le plaisir de lire grâce au travail de toute l'équipe du *Mensuel* ou d'écouter grâce aux soins de quelques autres ? D'un autre côté, effet d'élargissement, car, dégagés de toute une part du travail didactique réalisé en amont par les collègues (extraire les concepts, situer le thème, la citation, le séminaire duquel elle est extraite, etc.), s'ouvre à nous un large champ de perspectives quant à la façon de présenter ce que l'on aura bien pu laisser résonner de cette proposition de travail. Des associations (inconscient – psychanalyse – parole ; politique – public – discours) et de la concaténation de ces signifiants, dans l'actualité de notre prochaine rencontre à Barcelone et du souci de la présence de la psychanalyse dans le monde, a surgi cette question autour de la parole publique du psychanalyste, qui, évidemment, n'est pas à confondre avec la parole de tel ou tel psychanalyste. Parole publique du psychanalyste qui serait *a priori* opposée, ou tout au moins d'un autre ordre que la parole de l'analyste dans la cure. Cela dit, j'espère avoir bien entendu la mise en garde de Sidi Askofaré ¹ quant à la nécessité de ne pas confondre « l'a politique » de la psychanalyse avec la politique comme définitoire de l'inconscient, et j'aimerais soutenir qu'interroger ce qu'il en est de la parole publique du psychanalyste est congruent avec cette définition de l'inconscient.

Une formule

« L'inconscient, c'est la politique », définition, thèse, vecteur, chacun des collègues a argumenté sa lecture. Il y a dans cette courte phrase quelque chose qui tient de la formule, ce qui vient en quelque sorte épingler un discours, non pas le résumer mais en proposer une condensation qui suscite

le désir d'en savoir plus, il me semble que ce pourrait être là la visée de la parole publique. Lacan évoquait dans son petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne, le caractère incompréhensible des formules, nécessitant un travail d'élucidation – et c'est précisément ce qui les rend intéressantes, et, par ailleurs, si elles fonctionnent, c'est davantage comme éclairage indirect qu'elles le font, que comme explication ou commentaire.

À ces caractéristiques, Lacan ajoutait une mise en garde concernant ses propres formules. « Ne croyez pas que tant que je vivrai vous pourrez prendre aucune de mes formules comme définitive, j'ai encore d'autres petits trucs dans mon sac à malices ². » Chacun de ceux qui sont intervenus à ce séminaire l'ont certainement éprouvé, un texte, ce n'est pas du marbre. Plutôt quelques brindilles, quelques brins de réel, de symbolique et d'imaginaire, mis ensemble pour faire une petite forme, une petite forme qui peut devenir une lanterne, à condition d'y mettre du sien. Ce qui n'est pas forcément équivalent à y ajouter son grain de sel. C'est la difficulté. Comment déplier une formule sans la compléter d'éléments qui n'y sont pas ? Comment garder aux guillemets leur allure de « petites oreilles de lièvre ³ » que leur attribuait Paul Celan ? Ce devrait être « pas tout à fait sans peur » que l'on userait alors de ce « qui se dresse pourtant au-dessus de soi » pour donner chance d'écouter ce qui vient, au-delà des mots ⁴.

L'impossible

À la relecture de l'ensemble des arguments se dessinent au moins trois options. L'une explore la multiplicité des entrées possibles en les mettant en tension. Une autre option a été, me semble-t-il, de tenter un pas de côté en déplaçant chacun des termes, de l'inconscient à la psychanalyse, au sujet, au symptôme, de la politique à la logique, à la stratégie, à la clinique, à l'éthique. Une autre option encore a été d'essayer de cerner les conséquences de ce pas vers une nouvelle définition de l'inconscient. Beaucoup de la théorie psychanalytique est donc convoqué dans cette courte phrase, nouant la parole au discours et aux liens sociaux dans l'urgence imposée par les discours du capitalisme.

À l'heure où se déploie une plainte réitérée quant au peu de cas que le monde actuel ferait de la psychanalyse, alors que par ailleurs plus personne ne s'émeut de la présence de l'inconscient, il me semblait intéressant de situer ce qu'il en est de la parole publique de l'analyste, dans la perspective de cette remarque de Lacan, « ce n'est pas parce qu'on n'est pas invité qu'on est absent ». Marc Strauss ⁵ nous l'a rappelé, c'est là ce que Lacan avait répondu au journaliste de France Culture qui lui faisait remarquer qu'il n'était pas invité au 28^e congrès de l'IPA.

Freud, dans la situation exceptionnelle qui était la sienne, a soutenu une parole publique, portant sur la scène du monde le désordre de ce savoir particulier qu'est l'inconscient. Dans la première leçon d'introduction à la psychanalyse, qu'il donna entre 1915 et 1917 dans un amphithéâtre de la clinique psychiatrique de l'hôpital de Vienne, il commence ainsi : « Mesdames et messieurs, je ne sais pas ce que vous pouvez savoir, les uns et les autres, sur la psychanalyse par vos lectures ou par oui-dire. Mais je suis tenu par l'intitulé annoncé de vous traiter comme si vous ne saviez rien ⁶. » La parole publique du psychanalyste serait-elle alors une espèce de veille contre le oui-dire ? Une sorte de corrigé en ligne de l'opinion publique sur la psychanalyse ? Cela n'aura cette portée rectificative qu'à la condition que cette parole tente de faire résonner le silence du dire au cœur de la cure.

Freud poursuivait sa leçon en proposant d'« exposer les imperfections qui s'attachent nécessairement à l'enseignement de la psychanalyse et les difficultés qui s'opposent à l'acquisition d'un jugement propre ⁷ ». La psychanalyse ne se transmet pas, il n'y a donc pas une bonne façon de la transmettre. L'application ou le savoir-faire n'ont rien à voir dans cet impossible, dont Frédéric Pellion ⁸ rappelait qu'il était au fondement de chaque discours. C'est cela qui se transmet, soutenir l'impossibilité de la transmission, et qui nous permet de ne pas nous inquiéter de l'assurance d'un succès insuffisant, comme nous y invitait François Terral ⁹.

L'adresse

« L'inconscient, c'est la politique », n'est-ce pas une façon de rappeler que la parole est le nerf de la chose psychanalytique ? Lacan y insistera avec sa nouvelle définition de l'inconscient comme *parlêtre*, rappelée par Colette Soler ¹⁰. Mais revenons un peu en arrière : qu'est-ce que la parole ? Dans le séminaire *Les Psychoses*, Lacan pose la question en prenant soin de la distinguer d'un enregistrement de langage ¹¹. Parler, essentiellement, « c'est avant tout parler à d'autres ». Cela paraît simple, mais avoir à le rappeler n'en signale-t-il pas le peu d'évidence ? À quels autres s'adresse le psychanalyste quand il parle en dehors de la cure ?

Cette adresse en tout cas inclut la dimension de la tromperie, ou disons plus élégamment, comme le fait Lacan, du mirage, de l'inconnue dans l'altérité de l'Autre, qui laissent une certaine marge dans la réception du message. La parole est à la fois aliénante et séparatrice. Les parlants sont séparés par ce qui les unit. Nous savons que l'essentiel de l'enseignement de Lacan a été oral. Le lire et le relire, c'est ne pas perdre de vue ce qui revient à sa parole, et donc à son silence. Je suis, comme beaucoup de collègues,

revenue à ce passage que Patricia Dahan ¹² avait signalé dans son intervention inaugurale de ce séminaire, la phrase qui suit donc notre formule : « [...] l'inconscient c'est la politique. Je veux dire [...] ce qui lie les hommes entre eux et ce qui les oppose ¹³ ». Si vous me permettez d'accentuer, ici, un silence, la conjonction de coordination « et » glisse à la copule « est ». Ce qui lie les hommes entre eux *est* ce qui les oppose. La politique définitoire de l'inconscient n'est-elle pas cette simultanéité ? Et ce conformément à la logique que Lacan évoque tout de suite après dans le texte : si pour le névrosé « être rejeté » peut être essentiel, c'est qu'il y a eu la nécessité, préalable et insue de lui, qu'il s'offre.

Nous savons également que Lacan n'a pas ménagé son temps et sa peine pour attirer l'attention sur ce qu'il avait à dire en prenant en compte cette dimension de l'adresse. Discours, allocution, réponse, adresse, impromptu, interview, entretien, déclaration, autant de signifiants qu'il a utilisés pour nommer ses interventions. En même temps qu'il prend soin de situer ses interventions par rapport à l'adresse, il subvertit la définition de celle-ci. Là où l'adresse consiste dans le fait de parler à son auditoire, Lacan y inclut l'effet de cette adresse : « Il arrive que je m'adresse à eux [aux psychanalystes], non que je leur parle, mais que je parle d'eux : ne serait-ce que pour les troubler ¹⁴. » Lacan s'adresse aux psychanalystes, en leur parlant d'eux il entend les réveiller, voire les apprivoiser pour leur parler de l'impossibilité de la position de l'analyste ¹⁵. Soulignons ici l'insistance de Lacan sur la parole.

Le public

Lacan explique ainsi à son auditoire à Milan, et « l'auditoire ce n'est pas l'éditoire » précise-t-il, que ses *Écrits* n'ont jamais été faits pour remplacer son enseignement, ils en sont une trace condensée, certes publique, mais qui n'est pas forcément lisible par ceux qui n'ont pas idée du contexte de son séminaire. Rappelons que « publique » ne veut pas dire « vulgaire » (qui signifie « connu de tous »). Lacan trouve même à cette époque que la publication des *Écrits* était « une très mauvaise façon, en somme, de rassembler un public ¹⁶ ». Cette notion de public est difficile, dit-il.

« Je vais me risquer à rappeler que lors de cette publication, je me suis livré au jeu de mots de l'appeler poubellication – je vois qu'il y a des gens qui savent ce que c'est le mot poubelle. Il y a une trop grande confusion en effet, de nos jours, entre ce qui fait public et ce qui fait poubelle ! [Nous le constatons tous les jours, cela ne s'est pas démenti] [...] Il ne faut pas confondre la poubelle avec le pubis – ce n'est pas du tout pareil. Le pubis a beaucoup de rapports avec la naissance du mot public. [...] C'était un temps

où le public, ce n'était pas la même chose que le déballage du privé, et où quand on passait au public on savait que c'était un dévoilement, mais maintenant ça ne dévoile plus rien puisque tout est dévoilé. » Lacan fait ici référence à l'étymologie de public, « hybride de poil et de peuple ¹⁷ », puisque *pubes* (Émile Benveniste y a consacré un article « *Pubes et Publicus* ») a servi à nommer la population mâle adulte en âge de porter les armes et de prendre part aux délibérations des assemblées, quittant la sphère privée de la famille pour prendre part aux affaires publiques.

Que sont les affaires publiques du psychanalyste ? Qu'est-ce qui est dévoilé quand la psychanalyse passe au public ? N'est-ce pas là la tâche délicate qui fait l'enjeu de la passe et du travail des analystes de l'École ? « L'inconscient, c'est la politique » ne ramène-t-il pas finalement les questions sexuelles au cœur de la cité ? Comment exploiter devant l'opinion publique, sans obscénité, les communications privées ? En relisant *Malaise dans la civilisation*, je me suis rendu compte que c'était un souci de cet ordre qui en faisait l'*incipit* ¹⁸.

Privé

Finalement la découverte de Freud est que dans le moindre acte de parole est impliquée une jouissance. Lacan a rappelé à plusieurs reprises le lien manifeste du public avec ce qui émerge de ce qui est honteux. Et finalement l'analyse est bien ce qui se distingue de cette irruption du privé, soit des affaires sexuelles, dans le public ¹⁹. Cela nous rend sensibles à quel point l'articulation du dedans et du dehors, du privé et du public, du commun et du singulier, quand on prend en compte l'hypothèse de l'inconscient, s'inscrit sur une bande de Möbius. Il en va certainement de même pour les différents aspects de la parole publique au regard de la psychanalyse.

Il y a une parole publique sur l'analyse, celle que chaque analysant soutient quand il parle de son analyse. Il y a aussi les chroniques vidéo de *Mardi noir*, « Psychanalyse-toi la face », où certains croient voir une sorte de profanation. Mais ne devrions-nous pas nous réjouir de cette tentative de restituer un usage commun ²⁰, voire laïque, aux concepts de la psychanalyse ? Il y a également toutes les paroles publiques – hors séances donc – des psychanalystes, nos séminaires, nos journées ouvertes au public, la chaîne You Tube de l'EPFCL, etc. Aux côtés de toutes ces invitations formulées sur le mode du « tu peux savoir » cher à Lacan, on a vu apparaître dans notre agenda des annonces d'activités notifiant des prérequis, une inscription préalable, une demande, une expérience clinique, etc. Mis à part le dispositif de la présentation de patients qui requiert, en effet, un public

choisi, quelle exclusion pourrait présider à ces propositions d'activités, comme nous nommons tous ces dispositifs de travail où chacun a le loisir de s'expliquer avec la théorie et la clinique analytiques ? Nous savons le sort que Lacan a réservé au terme de « privé ²¹ ». N'y a-t-il pas dans la privatisation des lieux publics une dimension de confiscation ?

Dans publicité, il y a public. Cet usage publicitaire (et donc jamais très loin de la rumeur) de la parole est incontournable et il n'est pas question de s'en passer. Ainsi, il y a bien des paroles publiques sur la psychanalyse et sur les traces qu'elle laisse dans les autres discours. Quelques fois elles donnent lieu à s'en réjouir. Si nous allons actuellement sur le site de la Comédie française, grâce à l'entrée au répertoire de la pièce de Frank Wedekind, *L'Éveil du printemps*, à l'occasion du centième anniversaire de sa disparition, nous pouvons lire à quel point Freud et Lacan sont présents dans ces pages lues par des milliers de personnes. Sous la plume d'Agathe Sanjuan, conservatrice-archiviste de la Comédie française, nous trouvons : « Écrite en 1891 puis créée à Berlin en 1906 par Max Reinhardt, la pièce déclenche l'opprobre de la société prussienne de l'époque qui n'y voit que pure pornographie, ce qui lui vaut d'être largement censurée à la création. Cette œuvre ne trouve guère que Sigmund Freud pour la louer au milieu du déluge d'insultes qu'elle provoque. » Clément Hervieu-Léger, metteur en scène, y signale lui le texte célèbre que cette pièce inspira à Lacan, la préface qu'il écrivit à la première édition de la traduction en français par François Regnault en 1974.

Quand d'autres que des psychanalystes contribuent à susciter et soutenir l'intérêt pour la psychanalyse, voilà qui nous enchante. Mais *quid* de la parole publique du psychanalyste ?

Le corps de la parole

Lacan ne parlait pas à la cantonade. Relisons le début de « Télévision ». Il s'adresse essentiellement aux psychanalystes. Il s'adresse peut-être même seulement aux psychanalystes, cependant, en fonction du lieu dans lequel il parle, à la radio, à la télévision, dans la presse, il peut se trouver dans le public des personnes intéressées par la psychanalyse, par ce que Lacan a à dire, par ce que le psychanalyste a à dire et qui ne peut se réduire aux dits. Ainsi, Lacan peut déclarer qu'il n'y a pas de différence entre la télévision et le public auquel il parle depuis longtemps, son séminaire ²².

Lacan a interrogé à plusieurs reprises son assistance, en ne manquant jamais de relever l'équivoque du terme. Lorsqu'il le fait au début du séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, c'est six mois après que l'École normale


supérieure, qui l'accueillait depuis 1963, l'a informé qu'elle cessait de mettre toute salle à sa disposition. C'est donc sur ce fond d'éviction que Lacan remercie la faculté de droit qui l'accueille désormais et qu'il interroge cette assistance qui ne parle pas forcément en sa faveur mais qui, le plus souvent, parle à sa place ! Que la psychanalyse ait à jouer des coudes pour trouver une place n'est en rien nouveau et ne devrait pas nous étonner plus que ça. Et il ne faut certainement pas confondre cette difficulté – structurale – avec celle des psychanalystes à trouver une place.

























Ce qui, pour Lacan, justifie qu'il dise quelque chose, c'est « l'essence de cette manifestation ²³ », et cette essence tient aux diverses assistances successives qu'il a attirées selon les lieux d'où il parlait. Le lieu, poursuit-il, a toujours eu son poids pour faire le style de cette manifestation qui a rapport avec l'interprétation, soit avec le devoir de l'analyste. Si l'espace a depuis toujours une dimension politique, le lieu qui accueille la parole est déjà une interprétation. La rigolade à Sainte-Anne, l'enseignement à l'ENS, le statut à la faculté de droit, etc., que l'assistance détermine à ce point l'interprétation n'indique-t-il pas la part que Lacan laisse au théâtre, c'est-à-dire à la mise en jeu du corps, dans sa prise de parole ? Dans « Télévision » il situe le regard comme point de cette non-différence entre son séminaire et la télévision, et ce regard est, non pas ce à quoi il s'adresse, mais ce au nom de quoi il parle. Encore un renversement ! Que veut dire parler au nom d'un regard ? Je remercie ici les collègues, et notamment Colette Soler et Jean-Jacques Gorog, qui ont permis dans les échanges après les interventions une relecture du début de « Télévision », éclairante quant à ces analystes auxquels s'adresse Lacan, « ces analystes qui ne le sont que d'être objet – objet de l'analysant ²⁴ ». La parole publique de l'analyste est donc la parole de l'analysant qu'il reste.

*

La parole publique du psychanalyste n'est donc pas plus un sabir lacanien qu'une parole qui saurait se faire comprendre, elle ne promet aucun entre-soi, plutôt vient-elle l'ouvrir, le déclare. Ne revient-il pas aux « épars désassortis » de faire advenir une possible unité du dispersé qui ne convoque aucun communautarisme ? N'est-ce pas l'enjeu d'une école de psychanalyse ? Si la parole publique du psychanalyste est une parole avertie de l'aliénation, ne lui reviendrait-il pas alors de faire signe d'une possible nouvelle expérience de la parole, où le commun se décline au singulier ?

Mots-clés : formule, impossible, parler, adresse, public, commun.

*  Intervention au séminaire EPFCL « L'inconscient c'est la politique », à Paris le 31 mai 2018.

1.  S. Askofaré, « Pourquoi la politique ? », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 25.
2.  J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres de Sainte-Anne », 10 novembre 1967, inédit.
3.  P. Celan, *Le Méridien & autres proses*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2002, p. 83.
4.  *Ibid.*
5.  M. Strauss, « Quelles stratégies pour la psychanalyse ? », *Mensuel*, n° 120, janvier 2018, p. 17.
6.  S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Paris, PUF, 2000, p. 9.
7.  *Ibid.*
8.  F. Pellion, « L'inconscient, une puissance de refus ? », *Mensuel*, n° 123, avril 2018, p. 9-17.
9.  F. Terral, « Dire politique », *Mensuel*, n° 121, février 2018, p. 48.
10.  C. Soler, « Des politiques dans leur rapport à l'inconscient », *Mensuel*, n° 124, mai 2018, p. 20.
11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 47.
12.  P. Dahan, « Logique et politique », *Mensuel*, n° 120, janvier 2018, p. 9.
13.  J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
14.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 510.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 190.
16.  J. Lacan, « Discours à l'Université de Milan », 12 mai 1972, paru dans l'ouvrage bilingue : *Lacan in Italia 1978-1953*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.
17.  O. Vallet, « Le peuple, c'est au poil », *Mots*, n° 55, juin 1998, p. 139-141.
18.  Une lettre de Romain Rolland à Freud à la suite de sa lecture de *L'Avenir d'une illusion* serait à l'origine de ce texte, lettre où l'écrivain disait à Freud son regret qu'il n'ait pas parlé du sentiment océanique. Au point de commencer son écrit, vient un doute à Freud : a-t-il le droit d'exploiter devant l'opinion publique cette communication privée ?
19.  J. Lacan, « Séance de clôture à la Journée des Cartels », 15 avril 1975, *Lettres de l'EPF*, n° 18, avril 1976, p. 267.
20.  Cf. le travail de G. Agamben, *Profanations*, Paris, Payot & Rivages, 2005.
21.  J. Lacan, *L'Acte analytique*, séminaire inédit, leçon du 27 mars 1968 : « À partir du moment où on fait une analyse, il n'y a plus de vie privée. »
22.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 509.
23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 15.
24.  J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 510.